

Annabelle Gral

Trois recueils

Midi, pointe du Lazaret

○

Couleurs Pierres

○

Nuit Serpentine

○

Editions Encres Vives

© Encres Vives 2018-2019

**Midi,
pointe du Lazaret**

o

**368^{ème} Collection Lieu
Editions Encres Vives**

ISSN 1281-4741, ISBN2-8550

© Encres Vives 2018

Tu sens le port là-bas
les voiles recouvrent les vagues blanches
où nos enfants passent quelquefois.
Le poids des bateaux aux amarres
nous retient
et nous brise.
Ici.

De sel et de sable

Les yeux dans les étangs
à perte de vue,
l'homme réel
est assis sur le sable.

Je me pose
entre ses bras,
il est mon manteau
de soirée.

Dans la ceinture végétale
accrochée au ciel venté,
la poussière et le froid
nous enveloppent.

J'use cette image
de nous près de l'eau
contre l'horizon,
privés de la brûlure
du soleil.

Gémellaire

La copie est parfaite,
on se ressemble
comme deux gouttes
dans l'eau claire
– flirtant avec
le courant.

On a lissé nos aspérités,
nous sommes deux
dans
cet isolement.

Comptine

Un

Trois longues inspirations
pour abrégéer le passage
entre nous.

Deux

Je suis ton image
floutée d'eau, j'avance.

Trois

Je te rejoins comme
jamais je n'ai vécu.

Soir

Dans
le tintement de la pluie
je scrute les frissons de la
ligne d'horizon.
Les vagues ramènent
ce tableau vivant
d'enfance.
Avec ses peurs à peine avalées
et toutes les plaintes
qui me dénoncent.
Il fait froid pour longtemps
sur le sable
d'hiver.

Au bord

Des fonds
le ressac jaillit.

La marée
mêle sable,
eau et coques.

Le bout de la terre
avale son écorce
de matière meuble.

Mes pieds
baignés
s'effrangent lentement.
Je me dilue

Une bouteille à la mer

Je flotte dans un liquide
hypnotique,
bercée et transie.

Attention,
ne pas sombrer
en eau opaque.

J'ai peur de voir le soir
tomber sur ma peau dorée,
j'ai peur que l'été brûle
de sang et d'écume
mon corps d'enfant.

Premier pas

Dans une mer sans rocher
j'ai mis le pied dans l'eau âpre
j'ai cuit mon corps d'enfant peureux.
Longtemps
je me suis rétractée.

Aux premiers éclats de juillet
dans l'eau calme d'un matin
je dépliai mon corps inquiet
j'avais douze ans et nageais.

Un jour
je saurai rouler la vague
retrouver dans toutes les mers
l'évidence du commencement.

L'eau ivre

Comme une folie
bleue
je flotte
sur la peau de
sucre
un peu
ivre
un peu
amalgamée.

Une folie
de si loin
sur ma peau sucrée
ivre et folle.

Et je nage
et me fonds,
ivre de boire
toute
la mer bleue.

Une folie,
de si loin
contre mon corps
de sucre.

Limpide

L'eau me baigne

et

je m'écoule.

Le liquide recroqueville

mon corps

jusqu'à sa première définition.

Jusqu'à ce que mes membres

s'effrayent

déliés –

un

peu.

Hiver

Le ciel est rouge
à travers le réseau étoilé
des arbres noirs.

La plage triste
retient la bourrasque
dans ses grains de sable.

Une tempête
approche dirait-on.

Ce soir la marée
va me toucher
et condamner
mes rêves
rouges et noirs.

Panorama intérieur

Regarder
par la fenêtre
ouverte
le ciel bleu et blanc.

Poser la mâchoire
contre l'encadrement
comme sur le rebord
de la terre.
En mordre le recoin
là à portée de dents.

Rejoindre ce monde
abusé...
Ou me fondre
dans l'eau de l'étang
comme dans le conte
fantastique.

Vivre
ailleurs que je ne voulais
pourtant.

Les rivages

Qui était venu d'ailleurs
déposer ici une trace.

Enfant des migrations,
je cherche
à replonger
dans le bain
premier,
à retrouver
mes envies.

Enfin résumée,
face dans le miroir
de l'eau calme.

Etés

J'écoute crier
mon corps
et tout ce qu'il a
de mémoire.

Il fait chaud
au temps des vacances,
le soleil farde
mon visage
de fille pubère.

Il y a les conversations
qui dansent,
les journées qui crient.

Et la tristesse épaisse
de l'enfance
est dessinée
sur moi.

Je reconnais les rides
qui se gravaient
déjà
dans les angoisses
et les vagues menaces.

Tentation

Vers où chercher
la récompense.

Boire le plaisir
à pleine gorge
jusqu'à
trop.

Etre tentée par le rien
ce taillis
évidé.

Laisser
s'écouler
l'absence
cette peur...

Réminiscence

Les yeux fermés
je devine
la foule des échoués.

Ces corps faibles
débarqués du fond des cales,
aveuglés par
le soleil qui grave
le mal sur la peau.

Je les vois sur la plage,
éloignés des
vivants.
Ce sera peut être
leur dernier port,
une dernière dérive.

Les yeux fermés
je compte
les plaintes qui se sont tues.

Il est midi, à la pointe du Lazaret.

Couleurs Pierres



490^{ème} Encres Vives
Editions Encres Vives
ISSN 0013-7103, ISBN2-85550
© Encres Vives 2019

Le ruisseau a noirci cette nuit
Le long du chemin fumant
je pleure doucement des gouttes
rouge émeraude

Je suis le chemin du reptile né de la saison passée
mon pas caresse l'animal tiède caché sous la poussière

Je vois les arbres – vieux hommes nus
tendant leurs bras dans des désirs de verdure
et j'ai mal au plexus qui abrite mon éveil

Le fœtus a livré passage à ma naissance
je serai pour toujours ce corps serpentin
dont l'âme me restera inconnue

Dans la nuit froide mes pas reproduisent le bruit
du chanvre froissé sous les ondulations reptiliennes

Froides mes mains
goutte gelée
au bord des cils
reflet de l'arbre
sous le scalp d'un hiver
tranchant
de griffes et de larmes

Os percés sous le froid
des pensées isolées
mais voletant
comme les feuilles déjà
tombées

Quand la glace
est encore attendue
tenue à distance
de ma peau bouillonnante

Il y a des émanations tombant
comme le gel de décembre
sur le revers d'un geste

Il fait froid au fond
de mes moelles tendres
où l'attente creuse
des entailles

Quand ton souvenir me recouvre
je te réjouis de caresses et
au creux de mes hanches
t'accueille
doucelement

Les champs usés
dessinent
de pauvres gerbiers
sans clarté

Les bourrasques
et le froid noir
brûlent les fascines
où je me sens pauvre
comme le peuple
des garrigues et du vent

C'est l'hiver végétal
pris au piège
des mottes de terre sèche
dans le souvenir d'un parfum
de thym

Le paysage a endossé
ma chemise d'hiver

Je reviendrai
où je suis née
– là où les portes
des maisons
seront
refermées

Les hontes
naïves
abaisseront le bord
de mes paupières
rouges

Quels enfants
encore présents
auront mué
sous les platanes
tavelés...

Les feuilles
dispersées
je me calfeutrerai
dans la chaleur
ocre
de la
saison

Pour une longue
trêve d'hiver

Le ciel est
en larmes immortelles

Ciel
sans couleurs
sans artifices
sans lumière
sans douceur

La maison froide
se referme
sur moi

Je regarde
mon île grise
– la ligne d'horizon
s'oublie dans les brumes

La lumière du matin
me cinglera
comme une flèche
une vision d'étoile
perdue

Nous étions enfants
et nous courions
le long des blés coupés
dans l'épuisement
de la fin de journée

On le sentait
le soir était
en train de chavirer

Et la nuit nous surprenait
– involontaires –
graves et masqués
incroyables adultes
frissonnants d'obscurité

A la lueur rouge
du soleil
je voudrais oublier toutes les
rumeurs et odeurs réelles
et appeler la nuit

Mais je sais que sur les murs
de la maison
les lézardes
seront
des visages
anciens

Mon regard fixera
les yeux de mes parents
creusés sous
leurs accablements

Quelques rides se profileront
sur le paysage
d'une campagne fraîche et légère
qui me déposeront aux
étés chauds

Je reverrai alors
les champs et les aires des
jeux d'enfants
dans cette parcelle de joie

Ailleurs, la terre se hérissé de bras
sur le sol en ondulations
– tapis nourricier –
panorama d'élevage et de
grasse glaise brune

La naissance a la couleur des feuillus
du foin et du trèfle
La présence de l'homme a l'odeur
de fumier
et de terre mouillée

Le froid frappe les
fronts baissés
sur la terre
de lichen et de pierre

Une nature se protège
sous les vapeurs
animales

Et je prétends qu'elle
soit un jour
mon asile
– ma place
dans ce monde

Odeur houleuse
des boules
de platane effilochées

Il y a eu
ces belles journées
où les rosiers grimpants
s'agrippaient aux
murs jaunis

Un chant
nous parlait du haut
du clocher
ouvert aux horizons
de tous les sons

Des ombres détournées
habitent maintenant
les pierres glacées
et leurs mots sont muets

Autour de ma maison
j'effleure le sol
fouillis de poussière brune

L'arbre digère sa chlorophylle
en recrache sur les talus
au bord des chemins

Il dessine les lieux
délimite les chemins
et caresse le ciel
de ses longs bras

Je vis à distance
– corps étranger
à ce terroir

Et je sais que mon risque
est chaque jour
plus grand
d'être chassée
de cette terre
– moi ingrate
pas assez aimante

Nous courions
les chemins
à la poursuite des papillons

Et toutes ces fleurs
qui poussaient
dans tes yeux –
tes yeux illuminés
de sauterelles nées
de la chaleur torride

Quand l'hiver venait
on ne savait
plus ce qu'était rire

Sur la colline des chênes
je cours les chemins
errant –
– respirant
la terre rouge
et l'herbe bleue
qui jettent leurs odeurs
parfums furieux
à force d'être forts

J'entends mes pas
écraser les cailloux
dans un son
un faux bruitage
un souvenir familier

Et je reconnais
ma musique
ce souvenir
cinématographique
s'écoulant dans le ruisseau
de cailloux

Le soleil est accroché
haut dans le ciel
le jour est ample
l'air doux et lumineux

La maison jaune
vit dans l'ombre noire
des arbres étendus

Et le vent vert et bleu
tue les feuilles
qui se froissent sur le sol humide

Le soleil penche maintenant
vers des aurores
aux couleurs épicéa

Il va blanchir au loin
sur la terre de neige
où un enfant marche

Je marche seule
sur un chemin de campagne
un jour d'hiver déclinant

Je suis la courbe entre les vignes
passe le croisement
avec le chemin descendant
et monte vers la colline
jusqu'à une légère déclivité
que je nomme tertre

Assise sur le talus en pente
– sur l'herbe douce
je contemple cette zone

Les yeux fermés
je revois la maison
ses pierres dures
et son lierre ancien

Je sais que j'aurais dû
rester fille de ces
pièrres là –
ne pas quitter cette terre
et son étreinte amère

Nuit Serpentine



776^{ème} Encres Blanches

Editions Encres Vives

ISSN1625-8630, ISBN2-8550

© Encres Vives 2019

Mon éveil évanoui
tranchera l'aube glacée

Je me glisse dans une robe
de serpent
pour observer le monde
tout petit autour de moi

Je vois les recoins
de l'espace
à cette échelle
et je vis
dans ma nouvelle peau

Je fais souvent ce rêve
singulier
de tentation incertaine
et de troublant dédoublement

Cette peau luisante et glacée
qui épouse mon corps
protéiforme

Dans le redoux de plume
de sa couche ordinaire,
l'enfant dort
recroquevillée
dans ses rêves interdits

Elle fuit sur des chemins
opposés,
nord et sud dans sa tête,
pluie et soleil,
neige et vent

La course est folle
et violente
vers le pays trop
froid

Le remords la poursuit
de ne pas avoir quitté
son rivage,
ces mers chaudes
qui sont son
antre bleue

L'absence heurte
le corps,
fouille la poitrine
de ses morsures

Alors dénouer
les non dits,
jeter les mots
sur l'absent

Mais colorer
les voyelles usées,
arrondir les
cruelles consonnes

Que les coins
de silence
résonnent à nouveau
rouges et doux

Un chien aboie au bout
du chemin,
je l'éloigne
au bout de sa laisse

Le son s'étire,
c'est une habitude,
une reconnaissance
à mon oreille alertée

Le chien aboie, j'écoute
aussi loin
que je donne de la distance
à cette attente,
comme si le train
approchait et livrait
le voyageur que j'espère
depuis longtemps

Alors, oui !
Abolir le sifflement
oppressant
pour m'amalgamer
à l'absent

Jusqu'à
ne plus pouvoir
défaire les tiges
autour de nos corps
et vivre
plus vieux que des enfants

Un instant déposer la tête
entre les mains
Chuuut...

Entendre les osselets
entrechoqués
siffler par à coups

Juste à cet instant
écouter au dedans
dans la nuit amplifiée
un vacarme toucher
la cible

◦

Un son aigu me poursuit,
c'est le silence pourtant
qui sonne
dans l'interstice de mes osselets
et du fond de ce pavillon
pique claque et corrige
le bruit de mes pas sur le sol
entre les herbes noires
que je fauche la nuit,
alourdie d'un poids
rouge
et
sang

Roule
le silence dans le bleu
de juillet

C'est pourtant
la saison de la joie
et la joie
est bruyante

Mais l'on se tait
gravement
sous le soleil
des familles
Jusqu'à ce que le froid
réponde à l'été

Cette histoire
s'inscrit
inlassablement
sur le livre
posé sur la table

Le papier se déchire
Dans un bruit d'écorce
Et ce bruit me fait mal
Quand j'y pense

Ma peur
écarquille mes yeux
étonnés

Seule habituée
de mes nuits, elle joue
à écouter le bruit que font
mes os quand
ils ont froid

Ma peur héberge
le souvenir que je caresse,
caché au fond
du tiroir bancal
près de mon lit

C'est ton visage,
abrité par mes mains
douces,
caressé par le
rouge de mes lèvres

Comme un acteur
au bord du silence,
tu craches
ton rire de mime
et penches ta face
blanche et triste

Tu parles ce langage
que toi seul comprends,
perdu
dans les limites
de ta géographie

Comment ne pas souffrir
si je ne sais lancer
le jeu qui écorcherait
ta force de polyglotte
égocentrique

Dans tes paroles
je voudrais trouver
des pièces d'or

Alors je me tairais,
je sèmerais ce rêve
pour toi

Mais je doute pouvoir
te rejoindre un jour,
je resterai
ton étrangère,
à la périphérie
de cet amour

Aux heures matinales
tu t'ébroues,
tu cherches l'issue
de l'étreinte

Moi
j'ai mal aux attaches
de mes bras
lourds de te bercer

Et cette zone discrète
derrière l'oreille
attend le moment
de ta caresse de félin

Je me protège
sous ton poil,
ta fourrure m'animalise,
pour une fois encore
je suis ton amie

Dans le silence
des matins
angoissés,
tu me respirez
et je te parle

C'est ainsi depuis toujours

Au fond d'un précipice,
au creux
d'une cavité,
bruit mon intérieur

Au bord de l'empreinte
du lit
ma tête frappe
la paroi

Le logeur de souvenirs
s'agite
et brade
ses longues plaintes

Une averse
d'images grises
effiloche toutes
mes couleurs
et m'offre
ce rêve noir et blanc

La longue journée
baignera
dans un clair obscur
décevant

Je m'entortille
en voulant me démêler,
me mêler au hasard
d'un dédale
qui m'ennuie

Et ce désordre,
comme un déchirement,
me démet de tous mes membres
décollés de moi,
posés là à côté,
pauvres prolongements
vertigineux

Si je me hissais
vers ce sourire
qui me surprend la nuit...

Mais je dérive...
non
je déroule mon âme
au hasard,
je rêve éveillée

Je m'abîme
et le bruit dans ma tête
efface
ma naissance d'eau,
de sang et de lait

Caresser le vent les étoiles
dans un champ
lumineux nouveau

Hisser le chapiteau et le partager
avec des âmes
exotiques
peut être indociles
mais amies du vent
et d'étoiles aux noms mystérieux

Rêver avec elles
d'offrandes et de surprises

◦

T'appeler doucement,
rêve espéré,
te tirer de tes lourdes chairs

Douceur de velours d'un creux
d'oreiller,
flânerie forcée
sous le poids des séquelles,
ton souvenir chemine
lentement

Et la main de l'enfant
s'agrippe,
timide

La nuit
je me dérobe dans un
palpitement
sans fusion de sang,
je me fuis et m'épuise

J'ai peur
de manquer
de souffle,
caresse vitale

Au matin
je fouille
ma force
pour refaire surface,
m'aimer et m'imiter,
courir et rire,
accrocher le vent
dans mes cheveux mouillés
et boire au bol
le lait de la maternité

Un écran dans la nuit
pour un
histoire étrangère,
d'autres hommes,
d'autres antres

Assise au dernier rang
dans le fauteuil rouge
je suis emportée
au bas de la scène,
spectatrice
veilleuse de nuit

Alors que
je voudrais ouvrir
grande mon âme
au soir,
errer loin
très loin

Je dors affligée
à la merci de celui
qui me regarde

Je lui offre
mon sommeil
pour qu'à son tour
il saisisse
l'ombre

Mais je sais
qu'inlassablement
je bannirai les plaintes
pour oublier
les yeux
rivés sur moi
depuis les nuits
de création
et de honte

Midi, pointe du Lazaret

Lieux d'enfance, paysages et sensations, somme de tous les souvenirs fondateurs. Vieillir, avec sur la peau les marques du temps, analogues aux traces mouvantes et en perpétuelle évolution d'un littoral marin.

Annabelle Gral vit depuis toujours proche de cette région languedocienne. Des départs, quelques blessures, ce qu'elle appelle son intérieur-nuit, la poussent chaque jour à écrire pour évoquer ses absents et ses absentes.

Couleurs Pierres

Annabelle Gral écrit une poésie de l'instinct, longtemps gardée secrète, qui livre ici un peu de son mystère. Avec ce nouveau recueil, elle approche de plus près le thème de l'appartenance à un terroir où les pierres, le vent ont la parole. Jusqu'à nous laisser deviner d'autres voix...

Nuit Serpentine

Sous cette « peau luisante et glacée » – mue insolite et troublante – se cache une âme prête à apprendre de ses désirs et de ses peurs. Distillant images et émotions, souvent rêvées, Annabelle Gral tente de dépasser la réalité pour ouvrir de nouvelles voies vers ses absents.

Editions Encres Vives

2 Allée des Allobroges

31770 COLOMIERS

<http://encresvives.wix.com/michelcosem>